

## Philosophies du Paradis

### -Intensément

C'est la réponse de Wilson à la question : *Vous considérez-vous comme religieux ou spirituel<sup>1</sup> d'une façon quelconque ?*

Cette affirmation inattendue dans la bouche d'un athée notoire se trouve dans un livre précieux pour comprendre la naissance du concept de biodiversité :

*The Idea of Biodiversity – Philosophies of Paradise*, de David Takacs<sup>2</sup>, basé sur les interviews d'une vingtaine de biologistes impliqués dans la genèse du concept. Réalisées en 1992, on y découvre les motivations de ceux qui sont à l'origine d'une révolution politique dans la vision dominante de l'environnement.

Wilson s'explique sur cette réponse paradoxale :

*Au sens de ne pas souscrire à une version particulière de la création. Pas en acceptant un être patriarcal ou matriarcal surnaturel. Pas en succombant à l'expérience exquise de conversion religieuse ou en se donnant à Jésus ou quoi que ce soit d'autre. En aucun de ces sens. Mais en reconnaissant qu'au cœur de tout est l'ensemble de motivations profondes, presque mystiques, de s'élever au-dessus des expériences humaines. De trouver une signification à la vie qui transcende la mortalité individuelle. Et c'est le fardeau et aussi l'opportunité extraordinaire de l'humaniste d'essayer et parcourir cette route d'une façon qui embrasse ce que nous savons avec certitude de la condition humaine. Dans ce sens de participer à cette quête, qui est à la fois hautement publique en étant basée sur de l'information scientifique objective et hautement personnelle, en étant très réflexive et émotionnelle et parfois non-verbale, cette expérience que je trouve exaltante, et dans ce sens je suis assez spirituel... L'esprit est pour moi cette partie d'expérience émotionnelle et intellectuelle combinée qui est plus profonde, exaltante, et aussi mystérieuse. En d'autres mots, cette partie à qui nous sentons pouvoir référer nos pensées rationnelles avec l'espoir qu'il y a toujours beaucoup plus dans l'existence que nos vies personnelles et nos pensées quotidiennes habituelles<sup>3</sup>.*

Les questions de Takacs portent sur la valeur intrinsèque de la biodiversité, son esthétique, les convictions spirituelles et religieuses des participants, l'importance qu'ils donnent aux arguments économiques en faveur de sa conservation.

Sur ce point, les pères de la biodiversité font preuve d'une remarquable hypocrisie. Jamais avares d'arguments utilitaires en publics, ils furent beaucoup moins enthousiastes à ce sujet face au micro de Takacs. Norman Myers, présent à la « croisière de l'apocalypse », fut un exemple type de biologiste qui valorise la biodiversité pour des raisons spirituelles et esthétiques<sup>4</sup>. Il proclame que chaque espèce, comme manifestation de la force de vie de la création sur terre mérite d'avoir sa propre chance de vivre son étendue de vie. Si la biodiversité disparaît notre « sécurité spirituelle est en danger »<sup>5</sup>. Auteur en 1979 de *The Sinking Ark* – l'arche qui coule, au nom biblique évocateur –, il retombe sur terre en 1983 avec *A Wealth of Wild Species* – une prospérité par les espèces sauvages – réduisant ses motivations à des raisons économiques pragmatiques. Pourquoi ? Parce que partout où il se présente pour

<sup>1</sup> Takacs ne définit malheureusement pas ce qu'il entend par *spirituel*. Mot omniprésent dans ce livre par l'emploi qu'en font quantité de sources citées, souvent associé à religieux, comme une chose associée mais distincte, sans en définir le sens alors qu'il peut comprendre bien des définitions. La définition qui semble s'imposer dans le contexte environnemental décrit dans ce récit pourrait être : *cette partie de l'esprit religieux qui ne dépend ni de l'adhésion à une église, ni de la croyance au Dieu monothéiste abrahamique.*

<sup>2</sup> À l'époque, Takacs était professeur assistant au *Department of Earth Systems Science and Policy at California State University.*

<sup>3</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p265

<sup>4</sup> Présent à la *Croisière de l'Apocalypse*

<sup>5</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p256-257

défendre sa cause, les questions portent avant tout sur l'impact économique d'une perte de la biodiversité. La plupart des biologistes adaptent leur discours à cette requête, plus pour plaire et convaincre que par conviction. Les arguments fusent : la biodiversité sera une nouvelle source de prospérité tirée de la diversité de la nature<sup>6</sup>, une source de médicaments nouveaux<sup>7</sup>, elle fournira de nouveaux produits comestibles dérivés d'espèces encore à découvrir. Thomas Eisner<sup>8</sup> voit dans la biodiversité une mine de produits chimiques et génétiques encore à découvrir pour les futures biotechnologies. Pour Wilson, si les aires sauvages étaient minées plutôt que détruites, elles pourraient revitaliser l'agriculture, la médecine, l'industrie forestière et quantité d'autres activités. Le chantage à la peur n'est pas absent : la perte de la biodiversité retardera la lutte contre le cancer pour des années, affirme Norman Myers<sup>9</sup>. Dans *Biodiversity*, Ehrlich s'était déjà laissé aller à un beau morceau d'anthologie catastrophiste, prédisant que la perte d'un remède potentiel contre le cancer serait sans importance, le cancer devenant une maladie rare en conséquence de l'effondrement de l'espérance de vie provoquée par la décimation de la biodiversité. On glisse sur la contradiction qu'il y a à promouvoir la protection de la biodiversité et l'exploitation à grande échelle de ressources biologiques jusqu'ici confinées dans des recoins encore peu explorés. Inéluctablement, des bouleversements des habitats contraires aux objectifs de la conservation se produiraient.

\*

Si les motivations utilitaires ne sont pas prépondérantes pour eux, qu'est-ce qui a poussé ces scientifiques à inventer le concept de biodiversité ?

Pour Takacs, ils ont généré et disséminé le terme *biodiversité* spécifiquement pour changer le terrain de notre carte mentale, pensant que si nous concevions la nature différemment, nous la verrions et la valoriserions autrement.

Le terme biodiversité est un outil pour une défense d'une construction sociale particulière de la nature. Quand ils déploient le terme, les biologistes visent à changer la science, la conservation, les habitudes culturelles, les valeurs humaines, nos idées sur la nature, et, ultimement, la nature même. Ils espèrent obtenir une place centrale pour façonner une nouvelle éthique, de nouveaux codes moraux, même de nouvelles fois religieuses.

En public, Ils professent souvent des valeurs anthropocentriques, rationalistes, utilitaires mais poursuivent en privé des objectifs biocentriques, des pratiques non-scientifiques, participent à diverses formes de dévotion pour la nature<sup>10</sup>.

Certains biologistes ont trouvé leur propre marque de religion, et elle est basée sur la biodiversité. Les biologistes dépeints ici donnent le nom *spirituel* à de profondes et stimulantes sensations qu'ils ne peuvent comprendre mais qui donnent un sens à leur vie, forcent leur activité professionnelle, et en font des conservationnistes ardents. Mieux connaître la biodiversité prend la place de mieux connaître Dieu<sup>11</sup>.

Ils cherchent aussi à accroître leur influence sur les décisions politiques, obtenir de nouvelles ressources pour la recherche. Ce faisant, ils ont prétendu être des experts dans les domaines économiques, écologiques, esthétiques, spirituels, étendant les limites traditionnelles de la science, suscitant des tensions politiques à leur égard. Ils ont pris le risque de perdre la confiance sociétale qui leur accordait la première place pour parler de la nature. Cela a créé des conflits internes au monde scientifique face à ceux qui pensent qu'ils ont mis en danger

<sup>6</sup> Thomas Lovejoy

<sup>7</sup> Hugues Iltis, Norman Myers, S.J. McNaughton.

<sup>8</sup> Thomas Eisner (1929-2011), entomologiste et l'un des pères de l'écologie chimique qui étudie le rôle des signaux et médiateurs chimique en écologie.

<sup>9</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p208

<sup>10</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p11

<sup>11</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p270

l'image qui donne ressources et pouvoir aux scientifiques dans la société<sup>12</sup>.

\*

Michael Soulé donne un bon aperçu des raisons qui peuvent pousser à feindre une vision utilitaire de la biodiversité. À la question *Qu'est-ce que la valeur intrinsèque ?*, il répond : *je ne suis pas un philosophe et je ne l'ai pas imaginé. Mais, intuitivement, quand on me demande, 'Devons-nous sauver telle ou telle espèce : la réponse est toujours OUI ! Avec un point d'exclamation ! Parce que c'est évident. Et si vous me demandez de la justifier, je vais passer à une conscience plus cognitive et peux commencer à vous donner des raisons, des raisons économiques, des raisons esthétiques. Elles sont toutes dualistes en un sens. Mais le sentiment sous-jacent c'est OUI ! Et ce Oui vient de l'affirmation de faire partie de l'ensemble, faire partie du processus évolutif. Et d'accord avec Arne Naess que chaque espèce, chaque entité devrait être autorisée à continuer son évolution et suivre sa destinée - ce n'est pas ordonné ou quoi que ce soit, mais ça fait juste sa 'chose' ; comme nous disons. Pourquoi pas ? Ce 'pourquoi pas' c'est qu'il y trop de gens*<sup>13</sup>.

Le concept de destinée est problématique dans un monde darwinien, mais pour Soulé, notre patrimoine génétique se rappelle de ses jours dans la soupe organique originelle. Nous ne sommes qu'une partie de l'ensemble du monde organique. L'univers est un miroir à une infinité de miroirs. Nous reflétons constamment tous les autres individus et entités – une idée qu'il sait mystique. Dans *Biodiversity*, Soulé, qui a dirigé une institution bouddhiste, mentionne déjà qu'un soutra nous enseigne : *chaque chose a sa propre valeur intrinsèque, et elle est reliée à toutes autres choses en fonctionnalité et position*. Selon lui, l'écologie affirme cela.

\*

Parmi ceux qui critiquent publiquement les arguments utilitaires se trouve David Ehrenfeld<sup>14</sup>, interrogé par Takacs et auteur du chapitre vingt-quatre de *Biodiversity – Why put a Value on Biodiversity*. Fondateur de la revue *Conservation Biology* et figure influente du mouvement, il est célèbre pour son livre *The Arrogance of Humanism* (1978), livre qui a fortement inspiré sa participation à *Biodiversity*. L'humanisme y est dénoncé comme la cause principale de la crise environnementale, particulièrement la foi en les *enfants de la raison pure*, la science et la technologie, menant à la croyance optimiste et selon-lui naïve que tous les problèmes de l'humanité sont solubles par elle-même<sup>15</sup>. En les critiquant, note Takacs, Ehrenfeld commet une apostasie en condamnant le système de connaissance du monde dans lequel il a été formé<sup>16</sup>. Il ne conseille cependant pas un rejet total de l'humanisme, à qui il reconnaît de nobles aspects<sup>17</sup>. Et souligne qu'il n'y a pas deux humanistes<sup>18</sup> définissant l'humanisme de la même façon, ce qui donne un caractère ambigu à son propre message. La doctrine de *l'intendance* lui est suspecte, l'intendant ayant trop souvent la tentation de se prendre pour le Roi<sup>19</sup>. Ceci rejoint les critiques de ceux qui critiquent la doctrine de l'intendance comme étant trop anthropocentristes, lui préférant des positions biocentristes.

Le chapitre sur le *dilemme de la conservation*, commence par une citation de Goethe : *l'homme est habitué à valoriser les choses dans la mesure où elles lui sont utiles, et comme il est disposé par tempérament et situation à se considérer lui-même comme le couronnement*

<sup>12</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p310

<sup>13</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, pvii

<sup>14</sup> Biologiste américain né en 1938

<sup>15</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p6, 16

<sup>16</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p33

<sup>17</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p xiii

<sup>18</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p19

<sup>19</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p x - xi

*de la création de la Nature, pourquoi ne se verrait-il pas comme son but ultime ?...Pourquoi n'appellerait-il pas une plante une mauvaise herbe puisque, de son propre point de vue, elle ne devrait pas exister. Il attribuera plus facilement l'existence des chardons qui gênent son travail au champ à la malédiction d'un esprit bienveillant furieux, ou à la malice d'un esprit sinistre, que de simplement les regarder comme les enfants de la Nature universelle, chérie autant par elle que le blé qu'il cultive et valorise avec soin. En effet, les individus les plus modérés, dans leurs propres estimations philosophiquement résignées, ne peuvent évoluer au-delà de l'idée que tout chose doit, au moins ultimement, servir au bénéfice de l'humanité, ou en effet que quelque pouvoir additionnel de tel ou tel organisme naturel peut encore être découvert pour le rendre utile à l'homme, sous forme de médicament ou autrement<sup>20</sup>.*

Ehrenfeld dénonce l'attitude consistant à ne considérer la Nature que comme un gigantesque coffre à outil. Ceci suscite un dilemme pour ceux qui, comme Goethe, pensent que chacune de ses créations possède son être propre, représente un concept spécial, et pourtant qu'elles forment un tout ensemble. L'humanisme n'accepte la conservation de la Nature que par morceaux, et sous condition qu'il existe une raison pratique et logique de le faire. Et le dilemme d'apparaître dans les cas de plus en plus fréquents où on ne trouve aucune raison pour conserver des parties de la Nature menacées de disparaître. Et de citer Aldo Leopold: *une faiblesse de base dans le système de conservation basé entièrement sur les motivations économiques et que la plupart des membres de la communauté terrestre n'ont pas de valeur économique... quand l'une de ses catégories non-économiques est menacée, et s'il se fait que nous l'aimons, nous inventons des subterfuges pour lui donner une importance économique<sup>21</sup>.*

Une des conséquences du dilemme est que les conservationnistes ont tendance à exagérer et déformer les « valeurs » humanistes des « non-ressources ». Exemplative est l'idée que les systèmes de grandes diversités biologiques seraient plus stables. Idée qu'il ne considère pas indispensable au projet conservateur, mais pourtant souvent mise en avant pour le justifier. De fait, ce serait un exemple d'inversion de la cause et de l'effet : les systèmes de grande diversité se développeraient plus facilement dans des environnements stables, et non l'inverse. Pire, des modèles mathématiques suggèrent que de nombreux systèmes diversifiés seraient plus sensibles à l'instabilité que des systèmes plus simples.

Ehrenfeld raille la tendance à dériver des valeurs monétaires obscures des espèces. Les espèces n'ont pas de valeur conventionnelle. On ne peut les découper en produits vendables. Ce qui n'empêche pas les biologistes ou autres personnes intéressées à la conservation d'inventer des valeurs de ressource pour les espèces. Ces pratiques sont des rationalisations, facilement percées par presque tout le monde et peu convaincantes.

S'il le pouvait, il rejetterait tout le système de pensée qui pousse à ne conserver que ce qui a une valeur économique. *Il n'est pas possible de déterminer la véritable valeur économique d'un élément de la diversité biologique, sans parler de la valeur de la diversité dans son ensemble. Nous n'en savons pas assez sur aucun gène, espèce ou écosystème pour être en mesure de calculer sa valeur écologique et économique dans un contexte plus large. Même dans des systèmes relativement fermés (ou dans des systèmes dont ils prétendent être fermés), les économistes sont incapables de décrire ce qui se passe et très mauvais pour faire des prévisions, même à court terme<sup>22</sup>.* Et de citer une démonstration par l'absurde due au mathématicien C.W. Clark prouvant que, du point de vue économique, plutôt que de mettre fin à la pêche aux baleines qui menace l'espèce, il vaudrait mieux les exterminer au plus vite

<sup>20</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p176, de Goethe, *An Attempt to Evolve a General Comparative Theory*

<sup>21</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p179 Tiré de *A Sand County Almanach*, p210, Oxford University Press.

<sup>22</sup> *Biodiversity*, p214

afin de réinvestir les gains dans des industries de croissances<sup>23</sup>.

*La valeur est une partie intrinsèque de la diversité; elle ne dépend pas des propriétés des espèces, des usages auxquelles ces espèces participent ou de leur rôle présumé dans l'équilibre des écosystèmes mondiaux. Pour la diversité biologique, la valeur est. Rien de plus et rien de moins. Aucun évaluateur expert n'est nécessaire pour évaluer ce genre de valeur.*

*Le triste fait que peu de défenseurs de l'environnement osent affronter est que de nombreuses espèces, peut-être la plupart, ne semblent pas avoir de valeur conventionnelle du tout, même cachée. Certes, nous ne pouvons pas savoir avec certitude quelles espèces particulières tombent dans cette catégorie, mais il est difficile de nier qu'il doit y en avoir un grand nombre. Et malheureusement, les espèces dont les membres sont les moins nombreux, les plus rares, les plus étroitement répartis – en bref, ceux qui sont les plus susceptibles de disparaître – sont évidemment ceux qui sont les moins susceptibles de manquer à la biosphère. Beaucoup de ces espèces n'ont jamais été communes ou influentes sur le plan écologique; en aucun cas, nous ne pouvons les faire passer pour rouages vitaux dans la machine écologique. Si le condor de Californie disparaît à jamais des collines californiennes, ce sera une tragédie : mais ne vous attendez pas à ce que le maquis meure, les séquoias dépérissent, la faille de San Andreas s'ouvre, ou même l'industrie touristique californienne en souffre – ils n'en sera rien<sup>24</sup>.*

Même l'argument esthétique ne lui sied pas. L'idée qu'il faut protéger la nature pour sa beauté souffre d'arrogance humaniste, car la beauté n'est que dans l'œil du regardeur. Ce n'est pas un hasard si, parmi les mammifères australiens, le grand, charismatique et diurne kangourou est mieux protégé que les petits et discrets marsupiaux nocturnes<sup>25</sup>.

Ehrenfeld veut dépasser l'anthropocentrisme. Nous convaincre que la biodiversité a une valeur intrinsèque. *Je ne veux pas nier les dangers écologiques que le monde affronte. Je veux montrer que le danger de la diversité déclinant est un danger séparé, un danger pour lui-même. Je ne veux pas non plus affaiblir la conservation. Je veux lui donner une assise hors du terrain glissant des économistes et de leurs alliés philosophiques<sup>26</sup>.* Pour la réussite de la conservation, le public doit comprendre ce qu'il appelle la *wrongness* de la destruction de la biodiversité, le caractère de ce qui est mauvais ou erroné, en ce qui ressemble fort à un exercice pour déguiser la notion de péché derrière un équivalent faussement agnostique. Selon lui, ceux qui ne croient pas en Dieu, peuvent toujours accepter qu'il est mauvais, erroné de détruire la diversité biologique. L'existence de la diversité est sa propre garantie pour sa survie. Comme en droit, selon lui, une existence établie depuis longtemps lui donne un droit à la pérennité. Et la destruction de la biodiversité est également erroné pour ceux qui croient en Dieu, car la diversité appartient à Dieu, parce que c'est Dieu qui, quel que soit le mécanisme, est la cause de l'apparition de cette diversité ici. Et à celui qui voudrait y porter atteinte, qu'il se rappelle la parole de Dieu à Job : *Où étais-tu quand je fondais la terre ?<sup>27</sup>* Pour Ehrenfeld, assigner une valeur à quelque chose que nous ne possédons pas et dont nous ignorons le but est la folie présomptueuse ultime. Il a déclaré par ailleurs que nous devons prendre cette valorisation hors de la sphère purement intellectuelle, au moins tant que la présente phase de la révolution scientifique n'est pas achevée ...Ce qui reste, si nous évitons l'approche coût-bénéfice, sont les royaumes de la religion et de l'émotion, que les scientifiques faillibles ne devraient pas mépriser. Au sein des compétences de la religion se

<sup>23</sup> Clark, C.W. 1973. *Profit maximization and the extinction of animal species*. J. Pol. Econ. 81:950-961, cité dans *Biodiversity*, p,216

<sup>24</sup> *Biodiversity*, p214-215

<sup>25</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p180

<sup>26</sup> *Biodiversity*, p215

<sup>27</sup> (Job 38:4) Traduction œcuménique de la Bible. Éditions du Cerf 1975

trouvent différentes façons de célébrer la diversité – certaines invoquant Dieu et d'autre non<sup>28</sup>.

Pour lui, on ne trouve qu'un seul recensement dans la culture occidentale d'un effort plus grand que celui en cours concernant les espèces en danger. Aucune espèce n'a été exclue sur base d'une priorité inférieure, et aucune espèce n'a été perdue. Et c'est un précédent excellent<sup>29</sup> :

*Des animaux purs et des animaux impurs, des oiseaux et de tout ce qui remue sur le sol, couple par couple, mâle et femelle vinrent à Noé dans l'arche comme Dieu l'avait prescrit à Noé*<sup>30</sup>.

Ce principe qu'Ehrenfeld veut nous faire adopter est le *principe de Noé*, qui n'a pas pris en compte la valeur économique des espèces qu'il a recueillies sur son arche.<sup>31</sup> Une prise de position qui rejoint celle d'Al Gore. Le couple Ehrlich adhère aussi au principe, pointant *qu'on ne peut établir cette responsabilité éthique sur des bases scientifiques. Cela naît essentiellement de sentiments religieux : nous pensons que nos seuls compagnons ont le droit d'exister*<sup>32</sup>.

En 1978 Ehrenfeld n'était pas le premier à invoquer Noé au secours de la cause écologiste. Dès 1973, Calvin DeWitt, biologiste et zoologiste, l'avait victorieusement brandi pour venir au secours de l'*Endangered Species Act*<sup>33</sup> menacé par des critiques hostiles. DeWitt est exemplaire d'un militantisme combinant science et religion – en l'occurrence évangéliste<sup>34</sup>. Il fut *Director* de l'*Au Sable Institute for Environmental Studies*, fondé en 1979, avec pour mission de mélanger les connaissances écologiques scientifiques avec les principes bibliques afin d'aider les chrétiens à acquérir une meilleure connaissance du créateur et de l'intendance de la création.

Dans ce but *Au Sable* créa des programmes en partenariat avec des collèges évangélistes et des forums annuels sur l'écothéologie naissante, renforçant ainsi ses principes de base : réinterprétation du dominion en un appel à l'intendance, exhortation des chrétiens à reconnaître la destruction environnementale comme un péché, la valeur intrinsèque d'une nature créée par Dieu supérieure à sa valeur utilitaire et à embrasser une eschatologie qui envisage la rédemption de toutes les créatures plutôt que la destruction à la fin du monde<sup>35</sup>. C'est ainsi que DeWitt fonda l'*Evangelical Environmental Network*, qui se lia au *National Religious Partnership for the Environment* de Paul Gorman.

On reconnaît chez Ehrenfeld la même volonté que Cobb à faire reconnaître une valeur intrinsèque à la conservation des espèces et de la nature<sup>36</sup>, et lui donner la priorité.

Il faut une autre justification à la conservation que les raisons économiques. Ehrenfeld l'emprunte à Charles Elton, le père de l'étude de l'écologie des animaux et plantes dites *invasives*, pour qui la première préoccupation liée à la conservation *est vraiment religieuse. Il y a des millions de personnes dans le monde qui pensent que les animaux ont le droit d'exister et être laissés tranquilles, ou qu'à tout le moins qu'ils ne soient pas persécutés ou poussés à la disparition en tant qu'espèces*<sup>37</sup>.

Cette valeur non-humaniste des communautés et espèces s'exprime pour Ehrenfeld comme

<sup>28</sup> Ehrenfeld, *Thirty Million Cheers for Diversity* New Scientist 110 38-43, cité par Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p254

<sup>29</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p204

<sup>30</sup> Genèse 7:8-9 Traduction œcuménique de la Bible. Éditions du Cerf 1975

<sup>31</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p34

<sup>32</sup> Ehrlich & Ehrlich, *The value of biodiversity*, AMBIO, 1992 in *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996

<sup>33</sup> Loi américain protégeant les espèces menacées d'extinction

<sup>34</sup> Katharine K. Wilkinson, *Between God & Green*, p20, Oxford University Press.

<sup>35</sup> Katharine K. Wilkinson, *Between God & Green*, p18, Oxford University Press.

<sup>36</sup> Le mot *biodiversité* n'existait pas encore en 1978

<sup>37</sup> Charles S. Elton, *The Ecology of Invasions by Animals and Plants*, p143 The University of Chicago Press, in Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p207

la nécessité de les conserver car elles existent et parce que cette existence *est en elle-même l'expression présente d'un processus historique continu d'une majesté et antiquité immense*. Et pour lui, une existence établie depuis longtemps confère un droit inaliénable de continuer à exister. L'existence est le seul critère de valeur des parties de la Nature, et la diminution de nombre des choses existantes est la meilleure preuve du déclin de ce que nous devrions valoriser. Pour ceux qui rejettent les bases humanistes de la vie moderne, il n'y a simplement pas moyen de déterminer si une portion arbitrairement choisie de la Nature a plus de valeur qu'une autre donc, comme Noé, nous ne devons pas nous soucier d'en faire l'effort<sup>38</sup>. Une application extrême du principe de Noé citée par Ehrenfeld mais attribuée au Dr. Bernard Dixon est celle de la sauvegarde du virus de la variole, *variola*, une espèce en danger : il n'y a, en fait, aucune ligne logique qui peut être tracée. *Chacun des arguments avancés par les conservationnistes s'appliquent au monde de la vermine et des microbes pathologiques comme ils s'appliquent aux baleines, aux gentianes et aux flamants roses*.

Noé avait-il pris le virus de la variole sur son arche ? Quoi qu'il en soit, nous l'avons éradiqué<sup>39</sup> et pour paraphraser le pape François, *Variola n'est plus là pour rendre gloire à Dieu et nous communiquer son propre message - de mort*.

L'anti-humanisme professé par Ehrenfeld ne doit pas, dans son esprit, être confondu avec de la misanthropie : *ce serait une honte si ne fut-ce qu'un soupçon de misanthropie était associé avec l'anti-humanisme, mais ce serait une honte encore plus grande si c'était utilisé comme une excuse pour retarder le rejet généralisé de l'humanisme, qui est depuis longtemps nécessaire*<sup>40</sup>.

\*

Ehrenfeld veut nous faire abandonner la vision utilitariste en faveur d'une vision qu'il veut holiste, terme qu'il définit comme la complexité des relations écologiques et le haut degré de connectivité entre la biosphère, l'atmosphère, la surface de la terre et les réalisations humaines. Qui doivent nous mener à l'humilité et la prudence face à de grandes forces mal comprises<sup>41</sup>. C'est là un exemple de *l'argument de l'ignorance*<sup>42</sup>, aujourd'hui un classique par lequel les idéologues de la conservation s'appuient sur leur propre manque de connaissance écologique pour nous imposer un devoir de peur face aux changements en cours. Car l'ignorance des scientifiques en matière de biodiversité est abyssale. Non seulement le nombre d'espèces sur terre est largement inconnu, mais l'impossibilité de définir clairement et complètement le concept rend celui-ci suspect. Les estimations varient de 3 millions à 100 millions. C'est encore pire pour les variétés et toute la diversité génétique infra-spécifique.

Et que dire des écosystèmes, sans frontières claires, et du rôle exact qu'y jouent les formes de vie ? On sait que certaines espèces, en cas de disparition locale, peuvent être remplacées par des éco-équivalents, mais quelle est l'ampleur du phénomène ? Nul ne sait combien d'espèces il faut pour faire fonctionner un écosystème, ni même si le nombre importe. Dans des interviews, Lovejoy<sup>43</sup>, Falk et Ray confessent que l'on peut éliminer beaucoup d'espèces d'un écosystème sans perte de ses fonctions. Ehrlich pointe qu'à partir du moment où une espèce est en danger, elle a probablement cessé de jouer un rôle dans la maintenance de l'écosystème<sup>44</sup>.

<sup>38</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p207-208

<sup>39</sup> Certains laboratoires en détiendraient encore quelques stocks.

<sup>40</sup> Ehrenfeld, *The Arrogance of Humanism*, Oxford University Press, p223

<sup>41</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p32

<sup>42</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p83-92

<sup>43</sup> Thomas E. Lovejoy, né à New York en 1941, auteur du chapitre quarante-sept de *Biodiversity, Diverse Considerations*. Membre influent du forum, il était à l'époque également Vice-Président Exécutif du WWF puis entra à la *Smithsonian Institution*. Parfois crédité de l'invention de l'expression *diversité biologique*. Notons que Takacs mentionne dans sa bibliographie un écrit de Hugh Iltis publié en 1970 : *Biological Diversity and the social responsibility of the Systematic Biologist*, MS

<sup>44</sup> David Takacs, *The Idea of Biodiversity*, John Hopkins University Press 1996, p199

Tout le génie des inventeurs de la biodiversité est d'avoir inversé la culpabilité face à cette ignorance. La faiblesse des biologistes en prise avec cette ignorance s'est transformée en position de force lorsqu'ils ont pu pointer un doigt accusateur sur leur public. La perte de biodiversité dont nous serions coupables va nous priver de nouvelles sources de nourriture et de ressources industrielles encore à découvrir, de quantité de médicaments miraculeux ! Lesquels ? Combien ? On ne sait- pas ! Alors, il faut tout conserver ! Terry Erwin<sup>45</sup> affirme en 1981 que si, en terme d'extinction potentielle, le poids d'un plus grand nombre d'espèces est plus lourd sur la conscience collective humaine, mieux vaut se tromper dans l'évaluation à la hausse<sup>46</sup>. Il doit sa notoriété précisément pour avoir montré que le nombre d'espèces d'insectes dans la forêt amazonienne était bien plus grand que l'on pensait. Il estime alors le nombre d'espèces d'arthropodes sur terre à trente millions. Chiffre ultérieurement revu à la baisse, entre huit et dix millions. Norman Myers, sur les questions de savoir combien d'espèces nous avons déjà perdues, craignons de perdre et à partir de quel seuil la perte d'espèces attendra un niveau catastrophique, surenchérit : *Nous ne connaissons tout simplement pas les réponses à ces questions capitales. En effet, nous sommes très loin de savoir même comment trouver les réponses. Plutôt que d'apprendre à fournir les réponses, nous avons encore à apprendre comment poser les questions correctes. À la lumière de cette incertitude brute, n'est-ce pas la voie de la prudence de se tromper du côté de la sécurité en sauvant un nombre maximum d'espèces plutôt que le nombre optimum ?*<sup>47</sup>

Pour Ehrlich, penser que la survie humaine ne dépend pas de la diversité des espèces non humaines<sup>48</sup> est faire un gigantesque pari dangereux avec le futur de la civilisation. Wilson affirme que la question qu'on lui pose le plus souvent sur la biodiversité est de savoir si les écosystèmes vont s'effondrer en cas de disparition d'un nombre important d'espèces, et si les autres vont suivre. La seule réponse qu'il peut donner est : peut-être. Mais le temps qu'on la trouve, il sera peut-être déjà trop tard. Pour Reed Noss<sup>49</sup>, face à l'immensité de la crise de la biodiversité et les incertitudes sur les relations entre causes et effets, le principe clé est la prudence. Mieux vaut se tromper du côté de la préservation quand la science ne peut fournir de réponse.

Tous ne se laissent pas prendre au chantage à l'ignorance. Ariel Lugo<sup>50</sup> note qu'aucun effort crédible n'a été entrepris pour concrétiser les chiffres et les prédictions avancés. Le zoologiste Michael Mares raille les prophètes de la conservation pour qui les données sont un luxe dans leurs déclarations. Otto Solbrig<sup>51</sup> accuse ses pairs de crier au loup, bien de leurs affirmations manquant de preuves scientifiques<sup>52</sup>.

L'argument servirait aussi à obtenir plus de moyens pour l'étude scientifique de la biodiversité. Et à présenter les biologistes comme les maîtres de la solution, en dépit, voire même **grâce** à leur ignorance. Simultanément, note Takacs, les biologistes créent nos craintes et se posent en palliatifs de ces craintes. Eux-seuls sont capables de nous aider, donc nous devons les aider.<sup>53</sup>

\*

<sup>45</sup> Terry Lee Erwin (1940 -2020). Entomologiste américain, travaillant à la Smithsonian Institution

<sup>46</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p85

<sup>47</sup> Myers, *Biological Diversity and Global Stability*, p20-21. In Bormann, Herbert et Kellert, *Ecology, Economics, Ethics : The Broken Circle*, 1991, Yale University Press, cité. Par Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p86 John Hopkins University Press 1996,

<sup>48</sup> Ehrlich inclue-t-il les espèces domestiques dans les espèces humaines ?

<sup>49</sup> Biologiste de conservation né en 1952

<sup>50</sup> Ariel E. Lugo, écologue né à Purto Rico. Directeur de l' International Institute of Tropical Forestry, partie United States Forest Service. Membre fondateur de la Society for Ecological Restoration.

<sup>51</sup> Biologiste Argentin né à Buenos-Aires en 1930

<sup>52</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p93

<sup>53</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, , p86



En 1988, la XVIII<sup>ème</sup> assemblée générale de l'IUCN<sup>54</sup> se tient au Costa Rica. Une définition de la biodiversité y est explicitée : *La diversité biologique, ou biodiversité, est la variété et la variabilité de tous les organismes vivants. Ceci inclut la variabilité génétique à l'intérieur des espèces et de leurs populations, la variabilité des espèces et de leurs formes de vie, la diversité des complexes d'espèces associées et de leurs interactions, et celle des processus écologiques qu'ils influencent ou dont ils sont les acteurs [dite diversité écosystémique].*<sup>55</sup>

Mais les interviews menées par Takacs en 1992 montrent qu'il n'y a pas encore de consensus clair sur une définition de la biodiversité, près de six ans après le forum de 1986.

Pour Ehrlich, c'est l'ensemble des ressources vivantes de la planète – mais les époux Ehrlich ont publié une définition plus complète : c'est la variété des populations génétiquement distinctes des plantes, animaux et micro-organismes et la variété des écosystèmes dont ils sont des parties fonctionnelles.

Pour Thomas Eisner, c'est le total des lignages génétiques sur terre, mais c'est une définition à la volée, il pourrait en changer après réflexion. Et parle localement, jamais globalement. Une position qui tranche avec la tendance dominante en faveur de la vision globale actuellement dominante. Et qui laisse perplexe quant il assimile la biodiversité à l'ensemble des lignages existant sur terre. Pour Terry Erwin, c'est le produit de l'évolution organique et donc holiste. C'est la somme de toutes les espèces incluant toutes leurs interactions et variations.

David Woodruff adopte également une attitude holiste. La biodiversité est faite d'individus qui forment des populations qui forment des espèces. La plupart des espèces ne peuvent survivre sans les espèces alentours. Bien qu'il ne croit pas à la déesse Gaïa ni au modèle Gaïa de Lovelock, il pense qu'il y a des éléments physiques rendant la planète habitable qui sont entièrement dus à la biodiversité.

Ehrenfeld n'a pas de définition de la biodiversité. Il veut se distancier des définitions formelles et n'aime pas beaucoup le mot. Et ne le valorise pas comme beaucoup d'autres. Pour lui, c'est un slogan attirant car vaguement définit comme *développement durable*, et qui suscite un profond appel, comme *maternité*.

Pour Ilitis<sup>56</sup>, c'est la diversité des choses vivantes sur terre. C'est le nombre des espèces et leur caractère unique. Pour Daniel Janzen, c'est le paquet complet des gènes, populations, espèces et l'ensemble d'interactions qu'ils manifestent. Pour Lovejoy, le terme est supposé représenter la diversité à tous les niveaux d'organisation mais en pratique c'est relié à la diversité des espèces. Pourtant on parle beaucoup plus de la façon dont les espèces sont assemblées en de plus larges entités et de la diversité génétique infraspécifique.

Pour Jane Lubchenco, la biodiversité comprend le nombre, la variabilité de la vie sur Terre. Elle est généralement considérée à trois niveaux d'organisation biologiques : ceux des gènes, des espèces et des écosystèmes.

Pour Reed Noss, c'est un raccourci pour l'ensemble de la richesse de la vie. Dans ses conférences, il la définit simplement comme la variété de la vie et de ses processus. Si c'est mal interprété, il corrige en disant que la diversification à une certaine échelle peut entraîner un appauvrissement à plus grande échelle.

Pour Wilson, c'est la variété de la vie à travers tous les niveaux d'organisations au sein des populations, jusqu'aux écosystèmes, les espèces devant être considérées comme l'unité de classification centrale. Chacun de ces niveaux peut-être traité de manière indépendante ou ensemble, et de manière globale ou locale.

Vicki Funk<sup>57</sup> rit quand Takacs lui posa la question, précisant que c'était la question la plus diffi-

<sup>54</sup> The International Union for Conservation of Nature

<sup>55</sup> Cité par Hervé Le Guyader in : *La biodiversité : un concept flou ou une réalité scientifique ?*

<sup>56</sup> Hugh H. Ilitis Director, University of Wisconsin Herbarium, Madison, Wisconsin

<sup>57</sup> Vicki Ann Funk (1947 – 2019) était biologiste à la *Smithsonian's National Museum of Natural History*

cile de l'interview.

*Elle l'est, en effet, dit-elle. Je suis sûre que vous avez reçu de longues et laborieuses explications. Car c'est quelque chose sur laquelle nous revenons constamment... J'ai essayé de trouver une définition il y a quelques années et n'en ai pas trouvée. Et j'ai interrogé je ne sais plus combien de personnes, Lovejoy et autres, et ils n'en ont pas. Et elle ajoute que différentes disciplines et différentes considérations de conservations mènent à différentes définitions.*

Walter Rosen, l'inventeur du mot, préfère ne pas s'essayer à l'exercice périlleux de le définir ; il est content avec les définitions qui circulent ici ou là. Pour lui, la biodiversité se manifeste de plus d'une façon<sup>58</sup>.

Six ans après avoir inventé le mot, il ne se soucie pas de le définir. Ce n'était, au fond, qu'un slogan pour le marketing de l'idéologie de la conservation de l'environnement.

\*

Sur l'écologie profonde, les avis divergent. Certains n'en ont jamais entendu parler.

Ehrenfeld s'exclame : *Dieu sait ce qu'est l'écologie profonde !* Mais il reconnaît que grâce à *The Arrogance of Humanism* il est une sorte de héros aux yeux de certains *écologistes profonds*. Certains la rejettent, tel Iltis qui considère les *écologistes profonds* légers dans leur connaissance de l'évolution. Et certains y adhèrent, Soulé, Noss et Ehrlich le plus ouvertement. Wilson répugne à rejeter l'idée d'emblée. Il partage certains de ses postulats lorsqu'il écrit qu'une découverte clé de l'histoire verte est que la civilisation a été acquise par la trahison de la Nature : la révolution néolithique, comprenant l'invention de l'agriculture et des villages, s'est nourrie des munificences de la nature. Mais elle a suscité l'illusion qu'un petit nombre de plantes et d'animaux domestiqués pouvaient permettre une expansion indéfinie, entraînant la paupérisation de la faune et de la flore terrestre. Il n'idéalise pourtant pas la vie des chasseurs cueilleurs, qu'il juge très dure. Il se veut humaniste et rêve que les espèces sauvages restantes puissent servir de portefeuille d'investissement à long terme. Nous avons pris le mauvais chemin depuis la révolution néolithique, cherchant à nous élever hors de la nature plutôt que vers la nature. Et pour lui il y a un long chemin à faire pour être en paix avec la nature.<sup>59</sup>

Religion, spiritualité, athéisme, agnosticisme sont des valeurs avec lesquels les pères de la biodiversité interrogés par Takacs ont des relations remarquablement ambiguës. Soulé, ayant dirigé un institut bouddhiste et Ehrenfeld ont une démarche religieuse transparente, Reed Noss reconnaît des affinités avec les spiritualités orientales, Zen ou Taoïste. Les adhésions franches aux églises occidentales traditionnelles sont rares. La plupart ont perdu la foi en l'image du Vieillard à Barbe Blanche régentant l'univers sur son nuage. Mais un seul, Terry Erwin, rejette toute spiritualité : *aucune, Zéro. Je ne suis qu'un voyageur du temps, c'est tout. Mais en tant que scientifique, vous ne pouvez pas être un athée et vous ne pouvez pas être un croyant parce que vous ne pouvez pas tester les hypothèses. Donc votre seul recours est d'être un agnostique. Il n'y a pas d'autre possibilité si vous êtes un scientifique véritable.*

Un engagement agnostique plus strict que l'avait défini l'inventeur du concept, Huxley. La plupart de ses collègues errent sur les chemins flous de la spiritualité et de la religiosité mal maîtrisées. Ehrlich qui se dit areligieux n'en appelle pas moins à une révolution quasi-religieuse pour défendre la biodiversité. Et le cas le plus remarquable est celui d'Edward Osborne Wilson<sup>60</sup>.

<sup>58</sup> *The Idea of Biodiversity, D. Takacs*, John Hopkins University Press 1996, p46 à52

<sup>59</sup> *Creation, E.O. Wilson*, p11-13, W.W Norton & Company, 2006

<sup>60</sup> Qui nous a fort heureusement laissé ses mémoires : *Naturalist, 1994*, qui seront souvent cités ici dans l'édition de 2006, *Island Press*

Dans ses mémoires, Wilson nous dit avoir connu trois fois l'appel de l'autel. Né dans une famille de baptistes, comme Al Gore, c'est à quatorze ans qu'il demande le baptême<sup>61</sup>. Ayant cru que la grâce allait lui tomber miraculeusement sur la tête, il fut fort déçu par la trivialité de la cérémonie. Pour la première fois, il se demande si le monde ne serait pas purement physique. Il s'éloignera de plus en plus de l'église, sans perdre sa foi en la lumière et en la voie de la grâce, mais de plus en plus de manière abstraite. Il cherchera la grâce ailleurs. Et sera bien vite absorbé par les sciences naturelles. C'est enraciné dans la terre qu'il cherchera dorénavant la grâce. La science devint sa lumière et sa voie, son deuxième appel de l'autel. Jusqu'au début des années 1970 où il ressentira un troisième appel de l'autel. *La biodiversité de la Terre, la Création, que même en tant que séculariste je regarde avec une déférence spirituelle, disparaît. D'innombrables millions d'années d'évolution sont éliminées par les excès ignorants de l'humanité. Les biologistes qui comprennent le mieux la biodiversité et les causes de ses périls devraient, de tous les gens, je pense, s'avancer pour la sauver.*<sup>62</sup> Certes, il avait depuis longtemps perçu un grand déclin de l'environnement, mais avait laissé la lutte aux ONG environnementales. Il fait des cauchemars qui le montrent cherchant désespérément des restes de *wilderness* sur des îles tropicales remplies de fermes et de champs. Impressionné par l'exemple militant de Peter Raven, il l'appelle sur un coup de tête pour lui signifier sa volonté d'engagement. Qui en fera pour beaucoup la figure centrale de la lutte pour la conservation de la biodiversité. Et un membre influent du comité de direction du WWF américain, du Nature Conservancy, conseiller en chef du New York Botanical Garden, puis président du *Program Committee de Conservation International* – selon lui la plus innovante des ONG membres de la communauté de la conservation<sup>63</sup>. Un petit groupe militant se forme, que Wilson surnomme en plaisantant *la mafia de la forêt tropicale*, avec notamment Wilson, Peter Raven, Jared Diamond, Paul Ehrlich, Thomas Eisner, Daniel Janzen, Thomas Lovejoy, Norman Myers<sup>64</sup>. Les tropiques ont de tout temps fascinés Wilson plus que toutes autres régions du monde. Et certainement cette « mafia » a fait beaucoup pour le rapport intensément émotionnel que nombre d'entre nous entretiennent avec les forêts tropicales, amazoniennes tout particulièrement.

Il reste quelqu'un de profondément religieux :

*La science est la civilisation globale dont je suis un citoyen. La propagation de son éthique démocratique et de son pouvoir unificateur fournit ma foi en l'humanité. La profondeur stupéfiante des merveilles de l'univers, continûment révélée par la science, est mon temple. La capacité de la pensée humaine informée, libérée au moins par la compréhension que nous sommes seuls et donc les seuls intendants (stewards) de la terre, est ma religion. Le potentiel de l'humanité de transformer cette planète en un paradis pour les futures générations est mon au-delà.*<sup>65</sup>

Étrange idée que l'intendance d'un monde aveugle où nous sommes seuls, car un intendant l'est toujours de quelqu'un, personne physique, morale ou divinité. Signataire de l'appel de Sagan de 1992, il œuvre à une alliance entre la science et la religion pour sauver la biodiversité. C'est à cette fin qu'il écrit *Création* en 2005, aboutissement d'une longue quête spirituelle et religieuse, y répétant notamment son credo en l'intendance :

*Aveuglé par l'ignorance et l'égoïsme l'humanité détruit la création, il est toujours temps d'assumer l'intendance du monde naturel que nous devons aux générations humaines*

<sup>61</sup> Les baptistes considèrent que seule une personne en âge de comprendre la cérémonie peut être baptisée.

<sup>62</sup> *Naturalist*, 2006, *Island Press* p366

<sup>63</sup> *Naturalist*, 2006, *Island Press* p367

<sup>64</sup> *Naturalist*, 2006, *Island Press* p356-358

<sup>65</sup> *Naturalist*, 2006, *Island Press* p375

futures<sup>66</sup>.

Mais les générations futures ne sont pas là pour dire ce qu'elles veulent, et rien ne dit que le concept de biodiversité supportera l'usure des siècles. Ni que ces générations, confrontées à des besoins de survie peut-être pressant, seront reconnaissantes de la philosophie conservatrice imposée par les inventeurs de la biodiversité. Par ailleurs comment concevoir une création sans créateur ?

*Création* est adressé à un pasteur imaginaire de la Convention des Baptistes du Sud. À bien des égards, ce livre est une tentative de convertir ses anciens coreligionnaires à la nouvelle religion que Wilson s'est construite. Pour lui, *la Science et la Religion sont les deux forces les plus puissantes de la société, ensemble elles peuvent sauver la création*<sup>67</sup> et les arguments pour sauver le reste de la vie sont tirés de la religion et de la science ensemble.<sup>68</sup>

Même s'il a perdu la foi baptiste, Wilson s'adresse à son pasteur imaginaire comme à un semblable :

*Nous ne nous sommes pas rencontrés et pourtant, je vous connais assez bien pour vous appeler un ami. Tout d'abord, nous avons grandi dans la même foi. En tant que jeune homme, j'ai aussi répondu à l'appel de l'autel ; je suis allé sous l'eau*<sup>69</sup>. *Bien que je n'appartienne plus à la foi, je suis convaincu que si nous nous rencontrions et parlions en privé de nos croyances les plus profondes, ce serait dans un esprit de respect mutuel et de bonne volonté. Je sais que nous partageons de nombreux préceptes de comportement moral. Peut-être est-il également important que nous soyons tous les deux Américains et que, dans la mesure où cela pourrait encore affecter la civilité et les bonnes manières, nous sommes tous les deux du Sud.*

Alternative aux générations futures, la mission d'intendance à laquelle Wilson croit n'est plus imposée par Dieu, mais se fait au nom des écosystèmes ou des espèces elles-mêmes : *les écosystèmes et les espèces ne peuvent être sauvées qu'en comprenant la valeur unique de chaque espèce, et en persuadant les gens qui ont un protectorat*<sup>70</sup> *sur elles de les servir comme intendant.*

Wilson, bien que se disant athée, ou, plus lucidement, séculariste est incapable de se libérer d'une vision biblique de l'environnement. Et d'adresser une homélie pour la biodiversité à son pasteur imaginaire : *Sauvez la création, sauvez-la en entier ! Aucun objectif inférieur n'est défendable. Quelle que soit l'origine de la biodiversité, elle n'a pas été mise sur cette planète pour être effacée par n'importe laquelle de ses espèces.... la biosphère dans laquelle l'humanité est née avait ses propres catastrophes Naturelles ; mais c'était avant tout un système merveilleusement équilibré et fonctionnel. Et cela aurait continué ainsi sans l'apparition d'Homo Sapiens... Pensez-y. Avec la population réduite qui peut être atteinte en ce siècle, et une consommation soutenable, et plus élevée par tête, répartie plus équitablement à travers le monde, cette planète peut-être un paradis. Mais seulement si nous emportons aussi le reste de la vie avec nous*<sup>71</sup> .

Dans ses mémoires, Wilson mentionne<sup>72</sup> qu'alors que les fourmis ont atteint juste le bon nombre pour le reste du monde (1 à 10 milliard d'individus à tout moment), les humains sont beaucoup trop nombreux. Selon lui, si nous venions à disparaître maintenant, le monde reviendrait à l'équilibre fertile qui existait avant l'explosion de la population humaine.

<sup>66</sup> E.O Wilson, *Création, entête partie 2, Déclin et Rédemption*, W.W Norton & Company, 2006

<sup>67</sup> *Création*, entête partie V, W.W Norton & Company, 2006

<sup>68</sup> *Création*, entête partie III, W.W Norton & Company, 2006

<sup>69</sup> Chez les baptistes, on ne baptise pas les nouveau-nés car seul une personne capable de comprendre la cérémonie peut-être baptisée.

<sup>70</sup> dominion

<sup>71</sup> *Création*, p89-90, W.W Norton & Company, 2006

<sup>72</sup> E.O. Wilson, *Naturalist*, p282-283 Island Press 2006

Si le travail scientifique de Wilson se place dans un contexte darwinien, sa vision idéologique et politique reste fortement sous l'influence du récit créationniste biblique et d'un réductionnisme basé sur la notion de *formes de vie*, déformation professionnelle typique des biologistes des populations. Encore une de ces formes domine les autres : l'espèce. Malgré les difficultés conceptuelles et l'arbitraire qui l'entourent, c'est son unité préférée de mesure de la biodiversité car les espèces sont de larges unités en évolution. Elles peuvent être déterminées plus précisément que les écosystèmes, et elles sont plus faciles à identifier que les ensembles complexes de gènes qui les distinguent des autres espèces. Et si un miracle est un phénomène que nous ne pouvons comprendre, alors toutes les espèces ont quelque chose d'un miracle.

Il a des mots très durs, religieux, contre ceux qui, prenant le concept de biodiversité au pied de la lettre, proposent de la développer par la création de nouvelles formes de vie : *profanation, corruption, abomination*<sup>73</sup>. L'idée qu'il critique ici se trouve pourtant défendue par Lynn Margulis et Dorian Sagan dans un ouvrage collectif qu'il a dirigé, car consacré à sa théorie de la *biophilie*<sup>74</sup>. Par ailleurs défenseurs de l'hypothèse Gaïa, ils suggèrent que le déclin en diversité d'espèces pourrait être compensé par un accroissement en diversité technologique. Un compromis qui, selon eux, pourrait améliorer la longévité de la biosphère.

Wilson n'est pas le seul à sacrifier les lignées évolutives. À cet égard, nous avons déjà vu le mysticisme de Soulé qui a de plus l'habitude de dire que *l'évolution est bonne* en support de la biologie de conservation. Et dès 1970 Ilitis a averti que nous étions en train de crucifier l'évolution<sup>75</sup>.

Pour Wilson, la révolution techno-scientifique a trahi la Nature une deuxième fois en suscitant la croyance que le cocon urbain est suffisant à l'épanouissement. Les racines spirituelles de l'homme s'étendent profondément dans le monde naturel. Nous n'atteindrons notre potentiel entier qu'en comprenant les origines et ainsi la signification des qualités esthétiques et religieuses qui nous rendent humains. Bien sûr, beaucoup de gens semblent contents de vivre dans des écosystèmes synthétiques. Mais les animaux domestiques aussi, dans les habitats grotesquement anormaux dans lesquels nous les élevons. Pour Wilson c'est une perversion. Apercevant un pécarie domestiqué au Surinam, il le dit *volé à l'environnement immémorial*, car privé de l'apprentissage social pour lequel Wilson le pense programmé<sup>76</sup>. Dénaturés en quelque sorte, un terme qui implique traditionnellement l'adhésion à une notion d'essence peu compatible avec les théories darwiniennes. Pour Wilson la nature humaine provient du fait que l'hérédité interagit avec l'environnement pour créer une sorte d'attraction gravitationnelle vers une moyenne fixe qui rassemble les gens dans toutes les sociétés dans le cercle statistique étroit que nous définissons comme cette nature humaine<sup>77</sup>. Une conception au parfum nominaliste qui ouvre bien des questions sur la signification de ce cercle statistique et l'identité de ce *nous* habilité à définir notre nature et celles des autres êtres vivants tels les pécaris. Avec un risque de culpabiliser la déviance statistique à cette plutôt originale conception de la nature remplaçant les anciennes essences.

Chaque être humain doit pour Wilson avoir le droit de se déplacer librement entre les mondes complexifiés et primitifs, ce dernier possédé par personne mais protégé par tous, dont l'horizon est le même qui limitait le monde de nos lointains ancêtres. Seulement dans ce qui reste

<sup>73</sup> *Creation*, p92, W.W Norton & Company, 2006

<sup>74</sup> Lynn Margulis et Dorian Sagan, *God, Gaïa, and biophilia*, (1993). In : Kellert, S. et Wilson, E. (eds) *The Biophilia Hypothesis*. Island Press, Washington, D.C.

<sup>75</sup> David Takacs, *The Idea of Biodiversity*, John Hopkins University Press 1996, p206. Propos d'Ilitis in *Biological Diversity and the social responsibility of the Systematic Biologist*, MS

<sup>76</sup> E.O. Wilson, *Biophilia*, p4-5, Harvard University Press, 1984

<sup>77</sup> E.O. Wilson, *Naturalist*, p333, Island Press 2006

d'Éden est-il possible d'expérimenter le type de merveilles qui ont façonné la psyché humaine à sa naissance<sup>78</sup>. Un Éden dont, pour Wilson, nous n'avons pas été chassés, mais dont nous avons détruit la plus grande part pour améliorer nos vies et produire plus d'humains. Des milliards en plus, au péril de la Création<sup>79</sup>. Et pourtant, les services écologiques rendus encore aujourd'hui par Éden sont selon lui approximativement équivalents au produit mondial brut en dollars<sup>80</sup>.

Ce qu'il appelle Nature est cette part de l'environnement originel et ses formes de vies qui restent après l'impact humain. La Nature est tout ce qui peut se passer de nous et autonome sur la planète Terre<sup>81</sup>.

L'humanité a profondément altéré cette Nature mais, il en est convaincu, il en reste un grand morceau dans sa forme la plus pure, qui peut encore être appelée *wilderness*. Environ un million d'hectares selon *Conservation International*. Sans compter des zones plus petites, définies dans l'U.S. *Wilderness Act* de 1964 comme *sans entraves humaines et où l'homme lui-même n'est qu'un visiteur qui ne s'y attarde pas*. Une définition semblant écrite de la main du fantôme de John Muir, cherchant encore et toujours la volonté divine telle qu'elle était avant que l'humanité ne dégrade Sa Création. Avant la Chute du jardin d'Éden. Et Wilson, l'entomologiste, n'oublie pas les *microwildernesses* peuplées d'insectes et de *créatures* encore plus petites, jusqu'aux microbes, qui abondent au sein même des civilisations humaines.

Ainsi le concept de biodiversité que Wilson défend reste indissociable d'une vision conservatrice et religieuse de l'environnement. Pourtant, la vision de la valeur intrinsèque des espèces à laquelle il adhère ne se veut pas métaphysique. Elles sont uniques, ont une vaste et ancienne histoire. Leur valeur intrinsèque vient de leur valeur potentielle pour l'humanité. Takacs relève que ce dernier point ne ressemble pas vraiment à une valeur intrinsèque. Toute religion ou philosophie n'a de sens pour Wilson qu'en prenant en compte deux vérités : l'humanité est le produit de l'évolution et la diversité de la vie est le berceau et la plus grande richesse de l'humanité<sup>82</sup>.

\*

*Sans aucune ironie, je peux dire que j'ai été béni d'ennemi brillants*<sup>83</sup>

Cet aveu insolite est un euphémisme quant aux oppositions que Wilson a dû affronter durant sa carrière, notamment à Harvard, université qu'il avait rejoint de préférence à Stanford car elle possédait la plus grande collection de fourmis au monde.

James Dewey Watson, découvreur avec Francis Crick de la structure de l'ADN, fut l'un de ces brillants ennemis. Dans ses jeunes années un des hommes les plus déplaisants que Wilson ait jamais rencontrés. Et son collègue à Harvard. Convaincu que la biologie devait être transformée en science basée sur les molécules et les cellules et réécrite dans le langage de la physique et de la chimie, Watson considérait la biologie *classique* comme infestée de *collectionneurs de timbres postes*. Une image que Stephen Jay Gould dut également subir, en tant que paléontologue, de la part du physicien et Prix Nobel Luis Alvarez, avec lequel il s'entendait pourtant bien<sup>84</sup>. Watson traitait avec un manque de respect fervent Wilson et la plupart de ses collègues *classiques*. Ayant accédé très jeune à la célébrité, il se comportait comme le Caligula de la biologie. Tentant de faire engager un écologiste des populations dans son ser-

<sup>78</sup> *Creation*, p12, W.W Norton & Company, 2006

<sup>79</sup> *Creation*, p9, W.W Norton & Company, 2006

<sup>80</sup> *Creation*, p10, W.W Norton & Company, 2006

<sup>81</sup> *Creation* p15, W.W Norton & Company, 2006

<sup>82</sup> *Naturalist*, p363, Island Press 1994, aussi *The return to Natural Philosophy* (1991-92) Duddleian Lecture to the Harvard Divinity School, cité *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p309

<sup>83</sup> *Naturalist*, p218, Island Press 2006

<sup>84</sup> S.J.Gould, *La Vie est Belle*, p369, Édition du Seuil, 1991 (1989 pour l'original)

vice, Wilson se vit brutalement tancé par Watson pour qui *quiconque voulant engager un écologue avait perdu l'esprit*<sup>85</sup>. Un de ses collègues brillant et honnête en vint à lui suggérer de ne plus utiliser le mot écologie, considéré comme un gros mot. Il semblait aux yeux de beaucoup qu'il ne devait y avoir qu'une seule biologie, la biologie moléculaire. Et la découverte de la structure de l'ADN injecta une dose de jouvence au prestige vacillant du réductionnisme. Il semblait que le secret de la vie pouvait être plus simple que l'on avait cru. Toute la génétique dans un alphabet de quatre lettres. Et l'on rêvait de faire table rase de la biologie passée et de la reconstruire entièrement sur des bases moléculaires. Il n'en fut rien, mais l'atmosphère au sein du département de biologie de Harvard devint insupportable au point qu'il se divisa. Comme une tribu amazonienne qui se scinde car devenue trop dense, note Wilson. Au passage, la discipline fit une rotation à angle droit : les anciennes divisions entre zoologie, botanique, entomologie furent remplacées par des disciplines basées sur les niveaux : cellule, organisme, population et écosystème. Une nouvelle étiquette apparut, les biologistes évolutionnistes. Les écologues, poussés dans les cordes depuis des années, entamèrent une renaissance facilitée par la reconnaissance grandissante de la crise environnementale. Grâce à cette crise, les écologues finirent par gagner la guerre tribale les opposant aux biologistes moléculaires. Du moins ceux d'entre eux qui s'engagèrent dans la croisade pour la biodiversité. Certes, les biologistes moléculaires ont développé des biotechnologies dont peu osaient encore rêver dans les années cinquante et soixante. Mais ils ont perdu le combat idéologique et politique. Perçus par le grand public et les décideurs comme les ténèbres de l'antéchrist face à la luminosité christique des défenseurs de la biodiversité, leurs applications sont sévèrement réglementées, voire interdites, souvent en invoquant l'inviolabilité sacrée de la biodiversité.

L'hostilité de Watson n'empêchait pas Wilson d'admirer son talent et ses succès, qui le stimulèrent dans la poursuite d'un vieux rêve : importer la biologie dans les sciences sociales en développant la sociobiologie. Ce qui lui valut une nouvelle brochette d'ennemis.

La sociobiologie, pour Wilson, c'était l'étude systématique des bases biologiques des comportements sociaux. Il se préoccupait du sujet depuis 1956, alors en étudiant les fourmis. Une passion de jeunesse qui était devenu sa profession par la force des choses. Il avait perdu un œil enfant dans un accident de pêche, gardant heureusement une excellent vue de l'autre, surtout de près. Et il perdit l'audition des aigus à l'adolescence, probablement pour des raisons héréditaires. Il ne pouvait guère profiter de l'étude des oiseaux dont il percevait très mal les chants et les traditionnelles jumelles des ornithologues ne lui servaient littéralement qu'à moitié. Les papillons et mouches<sup>86</sup> étant trop bien connus, il se retourna alors vers son premier amour, les fourmis .

S'étant intéressé à la biologie des populations pour chercher un contrepoids à la biologie moléculaire, il vit dans cette discipline un moyen de développer son projet sur la sociobiologie. Celui-ci aboutit en 1975 à la publication d'un livre monumental : *Sociobiology : The New synthesis*. Ses problèmes vinrent de sa volonté d'ajouter un chapitre final portant sur une espèce sociable particulière : la nôtre. Dans son esprit il n'était pas question d'exclure l'humanité de sa démarche. Rappelons que pour lui la philosophie et la religion doivent prendre en compte le fait que l'humanité est le produit de l'évolution. Mais il reliait explicitement la sociobiologie et la sociologie, interprétant des faits issus des sciences sociales sur base d'hypothèses tirées des fondations biologiques du comportement humain. Cela faisait ressurgir le spectre d'une interprétation génétique du comportement social. Les mauvais souvenirs laissés par le racisme scientifique et l'eugénisme entraînèrent une levée de boucliers à son

---

<sup>85</sup> *Naturalist*, p 220, Island Press 2006

<sup>86</sup> *Naturalist*, p 93-94, Island Press 2006

égard. Il se défendit en disant que ce qui l'intéressait était le patrimoine commun du comportement social humain, non les différences culturelles. Pourtant, une quinzaine de personnalités de la région de Boston formèrent un groupe hostile à dominante marxiste, incluant ses collègues à Harvard Stephen Jay Gould et Richard Lewontin, dans le bureau duquel les réunions se tenaient. Ce groupe publia une lettre affirmant que la sociobiologie humaine était non seulement non supportée par des preuves mais aussi politiquement dangereuse. Toutes les hypothèses tentant d'établir une base biologique au comportement social tendent, selon les auteurs, à fournir une justification génétique du statu quo et aux privilèges existant pour certains groupes basés sur la classe, la race ou le sexe. L'excitation autour de Wilson culmina lors d'un symposium organisé par l'AAAS autour de la sociobiologie. Un groupe de manifestants perturba la réunion et une excitée balança un pichet d'eau sur la tête de Wilson. Gould, l'un des critiques les plus sérieux de sa théorie, qualifia l'incident de désordre infantile. Sans doute a-t-on fait à Wilson un mauvais procès. Loin d'avoir cherché à justifier une vision raciste du monde, son travers est sans doute plus simplement un penchant professionnel poussant à chercher l'explication de tous les comportements humains dans les mécanismes de l'évolution<sup>87</sup>.

Gould s'était sauvagement moqué à la fois des idées de Wilson et de son orgueil supposé<sup>88</sup>, pour avoir cherché « à réaliser la plus grande réforme de la pensée humaine sur la nature humaine depuis Freud », et Wilson lui en a toujours porté rancune.

Pour lui Gould était un charlatan, recherchant réputation et crédibilité en tant que scientifique et écrivain en déformant ce que d'autres scientifiques disaient et en concevant des arguments basés sur cette distorsion. Peut-être en voulait-il à Gould pour une autre raison, avoir choisi Freud comme point de comparaison plutôt que sa propre idole, Darwin. Pour Wilson le plus grand homme du monde, celui qui a tout changé, y compris notre conception du soi. Plus grand que Copernic, dit Wilson. Ce type a raison de manière irritante, encore et encore, même lorsqu'il a des preuves limitées. Dans le moule de Darwin, l'idée maîtresse de l'œuvre de la vie de Wilson visait à changer la conception qu'a l'humanité d'elle-même<sup>89</sup>.

\*

Autre innovation controversée : le concept de *biophilie* introduit par Wilson. Il s'agit d'une affinité innée que nous aurions pour les autres formes de vie, évoquée, selon les circonstances par le plaisir, un sens de la sécurité, de l'effroi, ou une fascination mêlée de répulsion, comme dans le cas des serpents. Ce seraient les animaux sauvages qui apparaissent le plus souvent dans nos rêves<sup>90</sup>. Et très présent dans les récits mythologiques ou religieux<sup>91</sup>. Gordon Orian, zoologiste à l'université de Washington, chercha à établir l'habitat idéal que toute personne choisirait si elle en avait la liberté : une maison sur une éminence, face à une étendue d'eau, entourée d'un paysage ouvert parsemé d'arbres à couronnes larges. Ceci serait un héritage génétique de notre origine supposée dans les savanes africaines. Pour Wilson, la plus importante implication d'une biophilie innée est de soutenir une éthique de la conservation durable<sup>92</sup>. Si la préoccupation pour le reste de la vie fait partie de la nature humaine, si une partie de notre culture coule de la nature sauvage, alors sur cette seule base il est fondamentalement mauvais d'éliminer certaines formes de vies. L'idée est, selon Wilson, directement liée aux trois vérités qui le guident, l'humanité est le produit de l'évolution, la diversité de la vie est le

<sup>87</sup> Notons que Cobb et Birch se sont livrés à une intéressante critique de la sociobiologie de Wilson dans C. Birch & J. Cobb, *The Liberation of Life*, p113-117, Cambridge University Press 1981

<sup>88</sup> dans un essai de 1986 intitulé « Cardboard Darwinism », *The New York Review of Books*

<sup>89</sup> d'après Howard W. French : E. O. Wilson's Theory of Everything, *The Atlantic* Novembre 2011

<sup>90</sup> Je n'ai, personnellement aucun souvenir d'un serpent ayant visité mes rêves.

<sup>91</sup> *Naturalist*, p 360-361, Island Press 2006

<sup>92</sup> Au sens premier du mot, non au sens de soutenable.



berceau et la plus grande richesse de l'humanité, philosophie et religion n'ont de valeur qu'en prenant en compte les deux premières valeurs<sup>93</sup>. C'est pourquoi un des plus anciens exposés sur la *biophilie* mentionne que le plus grand dommage irréparable que nous puissions nous infliger est d'éliminer une large portion des espèces terrestres. *Nos descendants biophiles vont regarder l'extermination des espèces comme le plus grand péché du vingtième siècle*<sup>94</sup>, écrit Wilson.

On remarque pourtant que si la plupart des personnes aiment à contempler un paysage, peut-être en conséquence de la sélection naturelle, le facteur biotique est loin d'être prépondérant. L'attraction pour la montagne, le désert, la mer, un simple coucher de soleil, hors de toute présence vivante visible, touche beaucoup d'entre nous. Il y a, dans la contemplation de ces paysages, un plaisir esthétique lié à une diversité qui n'a rien à voir avec la réduction de l'environnement à des formes de vies. C'est ce que Soulé qualifie de problème aux limites de la *biophilie* : elle est difficile à définir car on a tendance à y inclure certains phénomènes qui n'ont qu'un rapport lointain avec la vie<sup>95</sup>. Bien sûr, aigles, lions, loutres vont attirer le regard par leur charisme, mais bien d'autres éléments abiotiques de notre environnement aussi. Le terme *biophilie* semble donc abusif pour caractériser ces traits humains. Il est avant tout l'expression d'une religiosité même si, sur le fond, certains traits de caractère présentés peuvent bien, après tout, être liés à notre lointain passé dans la savane. Dans le contexte de sa *biophilie*, Wilson se risque à tenter une éthique qu'il qualifie de richement anthropocentrique, basée sur les besoins héréditaires de notre propre espèce – à part de la question des droits à donner aux autres espèces. Elle se base sur quatre points principaux : la biodiversité est la Création ; les autres espèces sont nos parents ; la biodiversité d'un pays est une partie de son héritage national ; la biodiversité est la *frontière* du futur<sup>96</sup>. Ce dernier point est l'idée que l'humanité a besoin de la vision d'un futur en expansion infinie, à la manière des explorateurs et colons américains du XIX<sup>ème</sup> siècle. Non dans l'espace, dans la connaissance de la vie sur terre et sa traduction dans la science.

Soulé<sup>97</sup>, affirme que si la *biophilie* doit devenir une force puissante pour la conservation, elle doit devenir un mouvement de type religieux. Pour lui, seule une religion de la nature peut créer l'impulsion politique capable de vaincre l'avidité qui suscite discordes et conflits et l'anthropocentrisme à l'origine de l'abus intentionnel de la nature. Il note que la biophilie peut être difficile à séparer de ce que certains appellent une relation avec l'esprit ou Dieu<sup>98</sup>.

Alors Wilson fonde-t-il une nouvelle religion, transcende-t-il l'ancienne dans un nouveau cadre, ou bien reste-t-il tout simplement prisonnier de son éducation religieuse ? Sans doute un peu des trois. Pour Takacs, Wilson assemble des morceaux de différentes disciplines scientifiques pour créer une nouvelle religion « naturiste<sup>99</sup> » dont la biodiversité est l'icône du culte. Il cherche à mener un corps de biologistes pour l'accompagner prêcher le nouvel évangile écologiste. Par son ampleur et son ambition, l'entreprise est sans précédent dans l'histoire des biologistes travaillant à la conservation. Son militantisme a des implications politiques et sociales majeures<sup>100</sup>. Et il agit dans l'arène de sa plus grande passion entre toutes : l'intendance du monde vivant<sup>101</sup>. Sa religiosité n'est plus la croyance en un être surnaturel patriarcal ou matriarcal. Ni en la soumission au plaisir de la conversion. Mais dans la recon-

<sup>93</sup> *Naturalist*, p 362-363, Island Press 2006

<sup>94</sup> New York Times Book Review 14 (January 1979), 43, cité p316 de *The Idea of Biodiversity*, John Hopkins University Press 1996

<sup>95</sup> Stephen R. Keller et Edward O. Wilson, *The Biophilia Hypothesis*, p451, Island Press, 1993

<sup>96</sup> Stephen R. Keller et Edward O. Wilson, *The Biophilia Hypothesis*, p39, Island Press, 1993

<sup>97</sup> Stephen R. Keller et Edward O. Wilson, *The Biophilia Hypothesis*, p454, Island Press, 1993

<sup>98</sup> David Takacs, *The Idea of Biodiversity*, John Hopkins University Press 1996, p254

<sup>99</sup> «natural» religion

<sup>100</sup> *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p310

<sup>101</sup> *The return to Natural Philosophy*, 1992 Harvard Divinity Bulletin 21 in *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p314

naissance qu'au cœur de toutes choses on trouve l'ensemble des motivations profondes et quasi mystiques à s'élever au-dessus de l'expérience humaine ordinaire. De trouver un sens à la vie qui transcende la mortalité individuelle.

Il pense que c'est un fait indéniable que la foi est dans nos os, que la croyance religieuse fait partie de la nature humaine et semble indispensable à l'existence sociale. Enlevez une foi, une autre se précipite pour remplir le vide. Les hommes préfèrent croire que savoir<sup>102</sup>. Ce qu'il semble vouloir faire, c'est balayer les vieilles fois pour ouvrir la porte à la nouvelle. Qui implique que si l'humanité veut avoir un mythe de la création satisfaisant compatible avec la connaissance scientifique - mythe qui soit une part essentielle de l'esprit humain – le récit doit tirer sa conclusion de la diversité de la vie.<sup>103</sup>

\*

Nous avons vu que c'est l'exemple de Peter Raven qui a incité Wilson à sauter dans le train du militantisme politique. Raven, décrit par Takacs comme *prosélyte de la biodiversité* auto-proclamé, remarque que les politiques sont *affamés de l'expression d'opinions authentiques de gens informés et nous devons participer au processus politique pour faire marcher tout ça*<sup>104</sup>. Pour lui, la perte de biodiversité est le plus grave problème à affronter, bien pire que le réchauffement climatique ou la détérioration de la couche d'ozone stratosphérique<sup>105</sup>. Dans *Biodiversity*, il affirme que le taux d'extinction actuel est le plus important depuis la crise qui a provoqué la disparition des dinosaures, il y a plus de 65 millions d'années. Il croit à la valeur intrinsèque de la biodiversité ... bien que l'explication qu'il en donne à Takacs soit plutôt pittoresque : *Le monde est un lieu rempli de biodiversité. Et je le regarde de manière holiste. Et je nous y vois comme une espèce. Et je dis que ça a de la valeur intrinsèque. C'est ce que c'est. Ça l'est fondamentalement. C'est le monde. C'est presque au-delà de prendre une décision ou même d'y penser. C'est la planète sur laquelle nous vivons*<sup>106</sup>. Il ne se considère pas formellement religieux mais bien intrinsèquement, par sa relation avec la nature et la biodiversité. Signataire de l'appel de Sagan, il adhère aux principes de l'intendance : *Autant que nous le sachions nous sommes les seuls choses vivantes dans l'univers et nous avons une responsabilité basé sur ce fait, ce fait spirituel, que de garder et maintenir la biodiversité*. Et il a une justification ingénieuse au double – voire multi – langage du militantisme : parce qu'il voit le monde comme un tout, les sphères sociales, politique et la biosphère complètement entremêlées, il peut présenter l'ensemble de la façon qu'il veut selon l'audience<sup>107</sup>. Sur la question du dualisme nature – humanité, Il emprunte à Bill McKibben<sup>108</sup> la vision d'une *fin de la nature* : il est spirituellement justifié de séparer la nature et l'humanité, mais cette dernière ayant souillé le moindre recoin de la planète, il n'est pratiquement plus possible de séparer l'humanité du reste de la création. Même la *wilderness* chantée par les poètes et les écologistes n'existe plus que comme une création humaine, gérée où et quand nous le voulons bien. Son seul espoir pour un monde stable est la spiritualité ou la réalisation qu'il y a des valeurs plus profondes. La philosophie d'Ehrenfeld lui convient, et il souhaite que d'autres l'y joignent.

\*

Mais bien sûr, Raven n'a pas été le seul à donner l'exemple du militantisme et se transformer

<sup>102</sup> *The return to Natural Philosophy*, 1992 Harvard Divinity Bulletin 21 in *The Idea of Biodiversity*, D. Takacs, John Hopkins University Press 1996, p320

<sup>103</sup> Kellert Stephen R. Et E.O Wilson, ed 1993, *The Biophilia Hypothesis* Island Press in Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p318

<sup>104</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p126

<sup>105</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p200

<sup>106</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p252

<sup>107</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p286

<sup>108</sup> William Ernest Bill MCKibben, né en 1960, est un journaliste et militant écologiste américain.

en *biopoliticien*, pour reprendre un mot d'Ehrenfeld. Hugh Iltis, Reed Noss, Thomas Lovejoy, Norman Myers, Michael Soulé et bien d'autres ont aussi montré la voie. Sans oublier la star du genre : Paul Ehrlich. Récipiendaire, entre autres, du Crafoord Prize<sup>109</sup>, partagé en 1990 avec Wilson. *Ehrlich faisait du bruit un peu partout*, dit Wilson. *C'était une sorte d'agitateur professionnel en sus d'un bon scientifique*<sup>110</sup>. Sans doute le plus bruyant de tous grâce à ses prédictions apocalyptiques et ses prestations télévisées. Il se veut aréligieux tout en appelant à *une transformation quasi religieuse menant à une appréciation de la diversité pour sa valeur propre*<sup>111</sup>. Par quasi-religieux il entend une forme de spiritualité, terme qu'il évite car trop affecté à son goût. Le couple Ehrlich écrit que *Comme beaucoup d'autres écologistes, nous pensons que l'extension de la notion de 'droit' à d'autres créatures – y compris des composants inanimés des écosystèmes comme les rochers et les formes terrestres – est une extension naturelle et nécessaire de l'évolution culturelle d'Homo Sapiens*<sup>112</sup>. Comme on le devine, le concept de développement durable ne sied pas au malthusianisme du couple : *Si un scénario ressemblant en quoi que ce soit au scénario de croissance proposé par le rapport Brundtland se réalise, nous pouvons dire adieu à la plus grande partie de la biodiversité mondiale, et peut-être à la civilisation au passage*<sup>113</sup>. Scénario qui, souligne Takacs, appelle à un bond de l'économie mondiale incluant une augmentation dramatique du niveau de vie des pauvres.

Soulé qualifie le développement durable de *Graal profane - la vieille illusion d'avoir le beurre et l'argent du beurre*.

Biopoliticien, Wilson l'est devenu en conséquence de son troisième appel de l'autel. Il témoigne devant le Congrès. Se rend à la Maison Blanche pour s'adresser à une douzaine de têtes dirigeantes du monde des entreprises. Tente d'influencer les politiques des gouvernements. Et remarque : *Si vous êtes un scientifique, vous avez l'oreille des media et des élus*<sup>114</sup>. Il participe aux réseaux d'influence de la conservation environnementale. Et s'est bâti une idéologie politique réconciliant science et religion.

Témoigner est perçu comme un devoir pour nombre de scientifiques. Thomas Lovejoy, qui a témoigné plusieurs fois au Congrès, prétend être *probablement le biologiste des organismes le plus proche du gouvernement américain* et trouve *très difficile de comprendre pourquoi chaque biologiste de cette sorte n'est pas debout en armes*<sup>115</sup>.

En 1988, les températures explosent aux États-Unis, la couche d'ozone s'amincit, l'intérêt public s'ouvre aux problèmes environnementaux, Lovejoy déclare devant l'American Institut of Biological Sciences : *C'est à bien des égards notre moment dans l'histoire en tant que biologistes*<sup>116</sup>. Il était *vice-président exécutif* du WWF à l'époque du Forum avant d'entrer à la Smithsonian Institution. Il a fondé des séries télévisées sur la nature. Mais la chose la plus importante qu'il considère avoir faite est d'avoir emmené des personnalités passer une nuit dans la forêt amazonienne. Membres du Sénat et de la Chambre, stars du cinéma et activistes ont reçu grâce à lui la possibilité de sentir la biodiversité. *D'une façon que les mots ne peuvent toucher. Et cela n'a jamais manqué d'être une expérience vraiment touchante pour eux... Et vous savez, les Tim Wirth et les Al Gore et les John Heinz*<sup>117</sup>, *c'était un changement de vie pour eux*<sup>118</sup>.

<sup>109</sup> Prix décerné par l'Académie Royale des Sciences de Suède pour récompenser les sciences, tel l'écologie, qui ne sont pas couvertes par le Prix Nobel

<sup>110</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p127

<sup>111</sup> *Biodiversity* p22

<sup>112</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p35

<sup>113</sup> Ehrlich & Ehrlich, *The Value of Biodiversity*, p225 in Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p215

<sup>114</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p328

<sup>115</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p 124

<sup>116</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p 100

<sup>117</sup> John Heinz (1938\_1991), homme d'affaires et homme politiques républicain

<sup>118</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p152-153

Pour Takacs, les biologistes de conservation essaient de redéfinir les frontières de la science. Ils se définissent eux-mêmes comme *orientés mission*. Celle-ci consiste à proclamer l'imminente, cataclysmique perte d'une myriade d'espèces et de processus écologiques et de rendre possible l'action qui va arrêter cette tendance. Pour accomplir cette mission, ils essaient d'étendre le champ de la science où les scientifiques peuvent raisonnablement parler et agir. Du laboratoire ou champ aux auditions du congrès, aux villages étrangers, réseaux de télévision, liste des best-sellers et pupitres d'églises. Les biologistes veulent aussi faire des recommandations politiques et des prescriptions éthiques basées, disent-ils, sur leur compréhension « scientifique » de ce dont la biodiversité – et les humains – ont besoin. Ils essaient de parler pour des valeurs qui vont bien au-delà de ce que l'on pense appartenir à leur discipline. Notez que certains biologistes prennent certaines de ces valeurs comme faisant partie de la science elle-même. Construites dans les fondations de la biologie de conservation sont des principes normatifs, ou selon son fondateur, Soulé, *des affirmations de valeur qui forment les bases d'une attitude appropriée à l'égard d'autres formes de vie*. Cette écosophie, terme emprunté à Arne Naess, affirme que la diversité biologique, la complexité écologique et l'évolution sont « bonnes » et que la diversité biologique a une valeur exclusive de toute utilité aux humains.

Beaucoup de biologistes interrogés souscrivent à ces préceptes normatifs, y compris la notion de valeur intrinsèque de la biodiversité. Ces normes peuvent façonner tous les aspects de leur science – y compris l'observation et la récolte de données – tout en imposant simultanément qu'une part inextricable d'être un biologiste de conservation et d'agir pour ces normes dans leurs pleine extension – c'est à dire agir en société pour les faire reconnaître et prendre garde à la société. Ce faisant, ils mettent en jeu l'image de neutralité de la science si patiemment construite. Soulé appelle la biologie de conservation – dont il est considéré comme le fondateur ou le parrain – une *discipline de crise*, dans laquelle *il faut agir avant de connaître les faits* basant cette action sur *l'intuition autant que l'information*. Alors, les recommandations des biologistes ne vont pas émaner de l'analyse de leurs données qui, comme nous l'avons vu, dit Takacs, sont incomplètes et tendancieuses. L'intuition peut bien refléter les mêmes valeurs qui ont fait les biologistes concevoir et promouvoir la notion de biodiversité<sup>119</sup>.

Ne devrait-on pas se poser la question de savoir ce qu'il reste de scientifique dans cette démarche ?

\*

Il vaut la peine de revenir sur l'œuvre de Michael Soulé, principal fondateur de la biologie de conservation pour avoir rassemblé les œuvres des précurseurs de la discipline et lancé le mouvement militant en sa faveur.

C'est en 1980 qu'il qualifie la biologie de conservation de *discipline orientée mission* et lance un appel émotionnel aux armes car *le manteau vert de la Terre et maintenant ravagé et pillé dans une frénésie d'exploitation par une masse d'humains et de bulldozers qui se développent comme des champignons*<sup>120</sup>.

En 1985, dans un article<sup>121</sup> visant à définir la biologie de conservation, il la qualifie de discipline de crise, analogue à la science du cancer. Sa relation avec la biologie est similaire à celle de la chirurgie à la physiologie et de la guerre à la science politique. Elle tend à être holistique, en deux sens du mot : écologique et multidisciplinaire.

Il lui applique deux types de postulats : fonctionnels ou mécaniques et éthiques ou normatifs.

<sup>119</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p114-115

<sup>120</sup> *Conservation Biology : Its Scope and Challenge*, in *Conservation Biology : An Evolutionary-Ecological perspective*, 1980, repris dans *Collected Papers of Michael E. Soulé*, Island Press, 2014, p19-28.

<sup>121</sup> *What is Conservation Biology ?* 1985, repris dans *Collected Papers of Michael E. Soulé*, Island Press, 2014, p31-47.

Parmi les premiers, le fait que les espèces qui constituent les communautés naturelles sont généralement le produit d'une coévolution, qu'elles sont interdépendantes – ce qui ne signifie pas que chaque espèce soit essentielle pour la fonction de la communauté car il y a toujours des incertitudes sur les conséquences biologiques d'une extinction.

Les postulats normatifs (éthiques) sont des affirmations de valeur qui permettent de créer la base d'une éthique d'attitudes appropriées envers d'autres formes de vie – une écosophie, terme emprunté à son ami Arne Naess.

Le premier postulat éthique est que la *diversité des organismes* est bonne – une affirmation qui, pour Soulé, ne peut être testée ou démontrée.

Un corollaire de ce postulat est que l'extinction de populations *avant l'heure* est mauvaise. Ce qui ne veut pas dire que la biologie de conservation abhorre les extinctions en soi, car elle sont compensées par des spéciations naturelles. Mais elles sont rares à l'échelle temporelle humaine.

Il pourrait paraître logique d'étendre cette aversion des extinctions anthropogènes des populations à la souffrance et à la mort ultime des individus car les populations sont composées d'individus. Soulé ne croit pas que ce soit nécessaire ou désirable pour la biologie de conservation .

Bien que les maladies et souffrances des animaux soient déplaisantes et, peut-être, regrettables, les biologistes reconnaissent que la conservation est engagée dans la protection de l'intégrité et de la continuité des processus naturels, non dans le bien-être des individus.

L'impératif éthique de conserver la diversité des espèces est distinct de toute norme sociétale sur la valeur du bien-être des animaux individuels et plantes.

Pour Soulé, ceci n'exclut pas les systèmes éthiques qui fournissent des guidances comportementales sur les relations appropriées avec les individus des autres espèces, spécialement quand le comportement humain cause des souffrances animales non-nécessaires. Conservation et bien être animal sont toutefois conceptuellement distinct et devraient rester politiquement séparés.

Le deuxième postulat éthique est que la *complexité écologique est bonne*. Il adjoint au premier postulat la diversité des habitats et des processus écologiques complexes. Et comme lui, il exprime une préférence pour la nature sur l'artifice, pour la *wilderness* sur les jardins. Mais les écologues ne peuvent prouver que cette préférence doit être la norme pour la gestion des habitats. Soulé reconnaît que la diversité biologique peut-être augmentée artificiellement, mais considère que cet accroissement peut-être plus apparent que réel.

Troisième postulat éthique, *l'évolution est bonne*. En postulant que la vie est bonne, comment pourrait-on maintenir une neutralité éthique face à l'évolution ?

Quatrième postulat éthique, *la diversité biotique a une valeur intrinsèque*. Pour Soulé, c'est le postulat le plus fondamental. Les espèces ont en elles une valeur qui n'est ni conférée ni révocable, mais émane de leur long héritage évolutif, de leur potentiel ou même du simple fait de leur existence.

\*

*Une tomate en or...* C'est ainsi que pourrait s'appeler le chapitre écrit par Hugh Ilitis pour *Biodiversity* qui s'appelle en fait *Serendipity in the Exploration of Biodiversity* : découverte accidentelle dans l'exploration de la biodiversité. La découverte en question est une nouvelle espèce de tomate, découverte par Ilitis et le botaniste Don Ugent dans les Andes en décembre 1962. Des semences envoyées aux États-Unis, les analyses montrèrent une teneur en sucre très supérieure aux tomates commerciales. Le sucre étant l'or blanc de l'époque, l'idée vint d'introduire le gène responsable de cette haute teneur en sucre dans les tomates commercialisées alors. Ce qui fut fait par les laborieuses méthodes d'hybridations et de

sélections traditionnelles. Le bénéfice pour les industries alimentaires se chiffra en millions de dollar. L'argument utilitaire d'Iltis est basé sur l'idée qu'une caractéristique utile des espèces peut nécessiter des années pour apparaître au grand jour. Et il ajoute : *Pour cette raison, entre autres, je n'ai aucune patience face aux demandes bidons des développeurs, économistes et humanitaires qui veulent que nous, biologistes, "prouvions" avec preuves tangibles, ici et maintenant, de la «valeur» de la biodiversité et des «dommages» causés par la déforestation tropicale. C'est plutôt à eux, promoteurs de destruction irréfléchie, de prouver au monde qu'une espèce végétale ou animale, ou un écosystème exotique, n'est ni utile ni écologiquement significatif avant d'être autorisé par la société à la détruire. Et une telle preuve, bien sûr, ni eux ni personne d'autre ne peut l'offrir*<sup>122</sup>.

Et personne ne pourra jamais l'offrir, Iltis, le savait bien. L'argument mène droit à une vision radicalement conservatrice de l'environnement, rejetant résolument l'idée que l'environnement puisse être amélioré par l'action humaine. Il néglige aussi les risques issus des espèces aux propriétés inconnues. Non seulement elles pourraient être sources de poisons violents aux mains de personnes mal intentionnées, mais l'argumentaire utilitaire de la tomate en or d'Iltis résonne étrangement à une époque où les autorités sanitaires s'efforcent de réduire notre consommation de sucre, responsable d'une prévalence accrue du diabète. Le débat fait rage sur la taxation des sucres ajoutés dans l'alimentation ; mais qu'entend-on au juste par-là ? La quasi-totalité des fruits que nous consommons ont été modifiés depuis l'invention de l'agriculture, souvent pour les enrichir en sucre. En outre, Iltis refuse la prise en compte d'arguments humanitaires. Car comme pour bien d'autres pères de la biodiversité, l'argument utilitaire n'est pour Iltis qu'un masque. Il n'est pas humaniste. Takacs note qu'Iltis a pris des positions fortes sur le contrôle des naissances obligatoire, l'avortement, contre le développement durable, et autre problèmes qu'il lie directement à la conservation de la biodiversité. Il raille ses opposants tels que les féministes ou autres groupes d'intérêts particuliers, car beaucoup d'entre eux choisissent des buts environnementaux qui sont *colorés par le besoin d'aider les gens*. Pour Iltis, *si vous mettez les gens en premier, vous perdez dès le début. C'est une pente glissante que vous ne pouvez pas remonter lorsque vous commencez à glisser. Vous finissez par les détruire. Vous ne pouvez réellement aider les gens s'ils ne s'aident pas eux-mêmes, une approche qu'il appelle *Amour dur**<sup>123</sup>. Pour lui, le problème de la faim dans le monde ne sera pas résolu en produisant plus de nourritures, mais en produisant moins de personnes<sup>124</sup>. Au contraire, la biodiversité doit venir en premier, toujours. Dans son esprit, ce n'est pas une opinion, c'est un fait, toujours. Il s'est fait conspuer pour ça, car *si vous défendez une opinion très impopulaire, vous prenez un gnon*. Il est d'accord (*absolument, absolument*) avec la question de Takacs selon laquelle *quand il exprime une opinion, c'est une opinion très bien fondée sur des faits scientifiques* et dès lors ne blesse pas la crédibilité de la science en quoi que ce soit. Iltis revendique ses opinions comme des vérités, sans taches ; les opinions de ses adversaires sont teintées de valeur subjectives, comme lorsque Stephen J. Gould *pour des raisons politiques n'aime pas entendre introduire la génétique dans nos goûts et dégoûts*. Il étiquette ses opposants *un groupe de connards, je veux dire vraiment pas crédibles* parce qu'ils combattent ses opinions objectives avec des opinions politiques<sup>125</sup>. C'est un infatigable prêcheur de la biodiversité, réputé pour sa ténacité à convertir les inconvertibles. Il avertit les professeurs de biologie qui négligent de motiver leurs élèves sur la malédiction écologique en cours : *Puissent les Parques*<sup>126</sup> *nous aider et vous aider aussi ! Car vous serez coupables – coupables d'être des bergers menant d'innocents moutons à*

<sup>122</sup> Biodiversity, p102-103

<sup>123</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p182

<sup>124</sup> Biodiversity, p99

<sup>125</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p182 et 215

<sup>126</sup> all the fates, les sorts...

*l'abattoir*. Dès 1970, il a tenté d'ameuter ses collègues à la lutte politique en faveur de la conservation, critiquant ceux qui refusent de porter le deuil face à la crise en cours.<sup>127</sup> Il ne voit pas malice à utiliser tous les arguments concevables pour convaincre<sup>128</sup>.

Il fait partie de ceux qui pensent que l'amour de la biodiversité doit être codifié dans une religion organisée. Disposant d'une éthique religieuse que l'on peut enseigner aux jeunes et qui doit être respectée. Quoi qu'avec une certaine souplesse, et sans croire à un être tout puissant. C'était aussi un homme attaché à la biophilie de Wilson, revendiquant une certaine spiritualité. Héritée de l'évolution, cela va sans dire.

\*

Le militantisme de Reed Noss fut précoce, lié à une origine précise : le développement des environs de Dayton, Ohio, où il a grandi, entraînant la destruction de ses aires de jeux. Fini le plaisir enfantin de capturer des serpents, de jouer dans les ruisseaux. Avec ses amis il participa jeune au vandalisme actif des engins de chantiers chargés de détruire les bois qu'ils adoraient<sup>129</sup>. Adulte, Noss fut le deuxième rédacteur de *Conservation Biology*, successeur d'Ehrenfeld et un temps membre de *Earth First !*, organisation radicale fondée en 1980 avec le slogan *pas de compromis dans la défense de la Terre mère*, dont les actions de désobéissance civile l'avaient enthousiasmé. Dans un article écrit d'une *perspective Taoïste*, il proclamait que la résistance écologiste – sabotages inclus – est une forme d'auto-défense pour les personnes *écocentriques* – qui considèrent que les écosystèmes entiers ont une valeur morale intrinsèque. Regrettable, mais nécessaire. Puis se retira de l'organisation en raison de penchants qu'il trouvait anti-scientifiques chez certains de ses membres. Tout en défendant encore *l'écologie profonde* et l'idée de Naess d'un *soi écologique*, une identité dépassant l'humanité qui étend le centre de préoccupation morale à l'ensemble des espèces<sup>130</sup>.

Dans un essai intitulé *Biologists, Biophiles and Warriors*<sup>131</sup>, basé sur sa conviction que *la terre va en enfer*, Noss écrivit : *Les politiques environnementales sont trop importantes pour être laissées aux décideurs politiques, la plupart d'entre eux s'y connaissent peu et ne se soucient pas de ce que les écologistes font et aiment*<sup>132</sup>. Ces personnes qui connaissent et se soucient du biote ont une obligation morale d'agir en son nom. Et Noss ajoute *défendre la nature et la diversité biologique sont à mes yeux le plus grand appel pour les biologistes. La plupart des biologistes ne se voient pas comme des soldats, mais la guerre a été déclarée contre la nature sauvage, et nous faisons bien de nous associer avec cette merveilleuse toile de vie et n'avons d'autres choix que de défendre nos amis et relations non-humaines, les victimes innocentes de l'avidité humaine, l'ignorance et l'arrogance. Notre défense ne dépend pas des probabilités de gagner ou de perdre, c'est une obligation absolue*<sup>133</sup>. Et à cette fin, il faut *arrêter de nous disputer sur des détails ésotériques, arrêter de refuser de commenter quand nous n'avons pas toutes les données, et tirer ensemble pour offrir une forte guidance sur la façon de sauver la Terre*<sup>134</sup> Mais il est conscient du risque de perte de crédibilité, et du mauvais service rendu alors à la profession. Une certaine prudence s'impose, ne pas avoir une position de puriste au détriment de l'efficacité<sup>135</sup>. Toutefois, sans implication politique, les opposants à la biodiversité gagneront.

Ces positions tranchées ont valu à Noss quelques retours de bâtons. Dans une réfutation de

<sup>127</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p125

<sup>128</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity* p131

<sup>129</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p243

<sup>130</sup> *Encyclopedia of Religion and Nature*, p416, Bron Taylor, Continuum 2008.

<sup>131</sup> Biologistes, biophiles et guerriers

<sup>132</sup> policy-makers

<sup>133</sup> *Biologists, Biophiles and Warriors*, *Wild Earth*, in Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p133

<sup>134</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p125

<sup>135</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p171

Noss, Ian Desmukh<sup>136</sup> avertit d'éminents scientifiques confondent leur intégrité professionnelle avec des affirmations omniscientes sur la perte de biodiversité. Comme scientifiques nous ne devrions pas nous prononcer comme des éco-ayatollahs<sup>137</sup>. Et Takacs, pourtant convaincu de la nécessité d'écouter ce que les pères de la biodiversité ont à dire sur la crise de l'environnement, nous adresse aussi une mise en garde : *Malgré mes études sur l'environnement, je deviens un peu nerveux quand quelqu'un appelle la conservation de la biodiversité un « impératif moral », comme Reed Noss l'a fait plusieurs fois durant notre entretien. Je pense que bien des alter egos de Noss partagent cette vue de leur propre croisade. Pourtant, tant de mal a été commis à travers les âges au nom d'impératifs moraux. Quand un groupe est devenu le point de passage obligé pour les impératifs moraux qu'il a défini, nous sommes forcés au scepticisme ; nous devons examiner attentivement qui gagne à la promulgation de l'impératif moral... Nous devons nous rappeler que Noss et ses pairs ont défini la crise et forgé le terme qui la représente. Ils se sont chargés d'aider la société et de trouver une solution, ils se sont appelés au devoir. Nous devons nous demander ce qui constitue un « détail ésotérique ». Considérer ce qui se passe quand des biologistes s'immiscent dans la vie publique sans toutes les données en main. Que va-t-il résulter de cette « forte direction »<sup>138</sup> ?*

Et Takacs de remarquer que le mot biodiversité n'a pas fait le buzz sans une vigoureuse promotion. *J'espère avoir montré que cette promotion a été intentionnelle, et que les défenseurs de la biodiversité pensent porter, avec leurs compagnons biologistes, la responsabilité de faire du prosélytisme en faveur de la biodiversité – en effet, cela fait partie de ce que cela signifie d'être un biologiste. Paul Ehrlich a parlé du principe de la National Rifle Association<sup>139</sup> - vous ne devez pas convaincre cent pourcents des gens, si vous parvenez à en motiver deux ou trois pourcents, ils vont faire le travail pour vous... Ehrlich et ses collègues utilisent la biodiversité et les valeurs qu'elle génère pour motiver les gens, leur faire peur, et les convertir en missionnaires qui vont se battre pour sauver ce que les biologistes aiment<sup>140</sup>.*

Et le buzz dure toujours ... De par le monde, des millions de missionnaires prêchent et se battent en son nom.

---

<sup>136</sup> Ian Deshmukh, écologue à Tetra Tech depuis 1985

<sup>137</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p 337

<sup>138</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p 337

<sup>139</sup> Association américaine de défense du droit de posséder des armes – y compris sur soi.

<sup>140</sup> Takacs, *The Idea of Biodiversity*, p123



